

Compte rendu concert. Paris, Philharmonie, le 22 septembre 2017. Sir Simon Rattle, London Symphony Orchestra, Stravinski.

Compte rendu concert. Paris, Philharmonie, le 22 septembre 2017. Sir Simon Rattle, London Symphony Orchestra, Stravinski. Après ses derniers concerts le mois dernier à la Philharmonie de Paris avec les Berliner Philharmoniker, Simon Rattle revient à la tête du LSO dont il prend officiellement la direction. Pour marquer le coup, un programme ambitieux et inédit, rien de moins que les trois plus grands ballets de Stravinski : L'Oiseau de feu, Petrouchka et Le Sacre du printemps.



C'est sur le grondement inquiétant des violoncelles et contrebasses en pianissimo que s'ouvre L'Oiseau de feu. Après cette mystérieuse introduction, l'orchestre s'éveille progressivement et dissipe la sombre menace pour laisser place à une peinture féérique du Jardin enchanté de Katschei. Dès les premières notes, la

technicité des musiciens est indéniable. Pourtant, il faut quelques temps à Simon Rattle pour nous plonger avec le Prince Ivan dans la poésie du conte russe : après les premiers frissons, une certaine longueur s'installe. La poursuite et la capture de l'Oiseau de feu sont très bien menées, tandis que la plainte de l'oiseau dévoile les belles sonorités de

l'orchestre, mais le tout manque peut-être un peu de vie, « d'âme russe », et de netteté également, car les musiciens ne sont pas toujours ensemble dans les départs. Il faut véritablement attendre l'apparition des princesses et notamment le Khorovode pour que la poésie s'installe définitivement, portée par le thème sublime du hautbois auquel répond le lyrisme des cordes en sourdine. La sonorité de la trompette « en coulisse » nous extrait de cette torpeur langoureuse. Malicieux, Rattle s'amuse à se tourner vers le public et donner les départs aux trois trompettes placées dans les hauteurs de la salle. La Danse infernale des sujets de Katschei, très bien exécutée, laisse éclater toute la puissance de l'orchestre. Et dans la profonde obscurité suivant la mort de Katschei, les cordes tremolo pianissimo (et même « flautando » d'après la partition !) semblent venir d'un autre monde, très lointain, tant leur sonorité est diffuse et éthérée. Enfin, tandis que les sortilèges disparaissent, les trois trompettes en coulisses rejoignent en hâte la scène afin de participer à l'allégresse générale finale.

Peut-être le moins connu des trois ballets représentés ce soir, Petrouchka n'en est pas moins une partition originale pleine de surprises. En quatre tableaux, son orchestration colorée décrivant une foire en pleine effervescence n'a rien à envier à la féerie de L'Oiseau de feu. Les thèmes s'enchaînent et se superposent dans une cacophonie délibérée. À les voir jouer ensemble (et là le terme « jouer » prend tout son sens !), nul doute que les musiciens s'amuse à s'échanger leurs répliques comme les interjections d'un dialogue animé : là la flûte interpellant le spectateur qui passe, ici les clarinettes déclamant le motif dissonant emblématique de Petrouchka... La musique fuse de partout pour le plaisir des oreilles, tandis que les yeux s'attendraient presque à voir déambuler un pantin sur la scène. On regrette quelque peu que le timbre percussif du piano, l'une des grandes originalités de ce ballet, ne ressorte pas plus lors des moments de tutti. Les tableaux se succèdent, chacun apportant son lot de thèmes

hauts en couleurs, mais le quatrième est peut-être bien le plus riche et foisonnant, déroulant toute une galerie de personnages populaires. Et une fois encore, nous sommes ébahis face à la maîtrise des plans sonores : les battements pianissimo des trompettes, à peine palpables mais malgré tout d'une netteté remarquable, semblent presque surnaturels.

Enfin, pour clore ce programme, pas de surprise avec Le Sacre du Printemps : des tempos pertinents pour une interprétation efficace et rondement menée par Simon Rattle, où chaque détail de la partition est mis en valeur. La dynamique dans les grands moments de tutti (les Augures printaniers, la Danse sacrale...) est extraordinaire et nous transporte dans toute la violence du rite païen évoqué par Stravinski.

Enchaîner ces trois ballets était un défi ambitieux que Simon Rattle et ses musiciens ont su relever avec panache. Un concert prometteur donc pour la nouvelle équipe officiellement formée par le chef britannique et le LSO. Ce programme nous aura également permis d'apprécier toute l'ingéniosité de Stravinski, capable de se renouveler sans cesse : en trois ans seulement, il passe de la féerie de L'Oiseau de feu, encore emprunt des influences de son maître Rimski-Korsakov, à la sauvagerie scandaleuse (pour l'époque !) du Sacre du printemps. Entre les deux, un Petrouchka atypique, coloré et foisonnant d'originalités, mais dont les dissonances et les rythmes à contretemps laissent déjà présager ce que sera le Sacre.

Compte rendu concert. Paris, Philharmonie de Paris grande salle Pierre Boulez, 22 septembre 2017. Sir Simon Rattle, London Symphony Orchestra, Stravinski (1882-1971) : L'Oiseau de feu, Petrouchka, Le Sacre du printemps.

NANTES. Nouvelle production du Couronnement de Poppée de Monteverdi par le duo Caurier / Leiser



NANTES, MONTEVERDI : POPPEA. 9 > 17 octobre 2017. Ce pourrait bien être la production événement de cette nouvelle saison 17 – 18 d'Angers Nantes Opéra et aussi l'ultime offrande d'importance portée par son directeur général, jusqu'en décembre 2017, Jean-Paul Davois. Depuis les débuts de sa

direction exemplaire, **Jean-Paul Davois** n'a cessé de défendre un théâtre lyrique soucieux du texte, du sens, en étroite connexion avec la société. Opéra engagé, – qui sait offrir en résonance avec les tumultes inquiétants de notre société, de sérieuses pistes de réflexion; la notion lyrique qu'il défend concerne d'abord, l'action dramatique mise en musique : l'action y est préservée, dans sa cohérence, dans sa profonde unité poétique. Voilà reformulée une intention qui se concrétise particulièrement dans le travail des deux metteurs en scène, devenus partenaires familiers à Nantes et à Angers, **Patrice Caurier et Moshe Leiser**, pour lesquels comme pour Jean-Paul Davois, théâtre et musique sont aussi importants dans la réussite du spectacle, traités ainsi à parts égales. On a vu réalisés par leur soin ici même, entre autres productions qui nous ont marqué : Le Château de Barbe-Bleue, Falstaff, et récemment un Don Giovanni, âpre, brûlant, d'une violence électrique.

THEATRE ET MUSIQUE...



Rien n'atteint l'impact du verbe incarné, en une action saisissante, où le temps théâtral rejoint le temps musical. Avant Verdi qui en un opéra réaliste, violent, parfois sauvage et fantastique a réussi dans cet art de l'équilibre, Monteverdi au XVII^e réalise déjà l'équation. Pour lui le texte est servi par la musique et les deux, chant et action, s'accomplissent grâce à l'action théâtrale.

Rien de plus manifeste dans le cas de son dernier ouvrage, Le Couronnement de Poppée, où la passion soumet raison et politique (Amor vincit omnia), sommet lyrique, créé à Venise pour le Carnaval de 1642, grâce à une coopération exceptionnelle avec le poète Francesco Busenello. Leur duo est resté depuis légendaire, annonçant par sa réussite, celui de Mozart et Da Ponte, puis de Strauss (Richard) et Hofmannsthal.

LE DESIR DE NERON... Dans le cas du Couronnement de Poppée, compositeur et poète librettiste mettent en scène et en musique **l'histoire romaine**, mais selon le prisme de la pensée vénitienne. La République contre l'ordre impérial, c'est à dire l'ordre tyranique. Les Vénitiens se montrent particulièrement critiques vis à vis des héros romains... En effet, Néron y paraît en monstre infantile, être dépravé et érotomane habité, dévoré par une irrépressible soif de jouissance, en particulier pour la jeune Poppée, dont il fait sa maîtresse et sa nouvelle impératrice... Beaucoup de metteurs en scène ont joué sur la jeunesse troublante, et la perversité

adolescente de ce couple fascinant et écœurant : pour satisfaire son seul désir, Néron répudie son épouse officielle (Octavie), trahit tous les préceptes de son mentor le philosophe Sénèque (qu'il fait assassiner et dont Monteverdi trace un portrait plutôt négatif, lui aussi d'après la soldatesque du début de l'opéra, acteur à la moralité douteuse). Le politique, inféodé au règne de l'amour, tue la raison, l'ordre, la vertu... Rien ne peut commander à la passion de l'empereur, fût-elle immorale et choquante. On ne saurait fustiger l'histoire romaine avec plus de cruauté et de cynisme. Cette parodie politique, permet cependant à Monteverdi d'écrire l'un de ses opéras les plus sensuels, d'une volupté même saisissante (les duos entre Poppea et Nerone) ; et en psychologue passionné par les vertiges du sentiment, Monteverdi fait de l'impératrice répudiée, Ottavia, une figure hautement tragique dont l'air unique (Addio Roma / l'adieu à Rome), est l'un des sommets de son oeuvre lyrique.

HUIT CLOS THEATRAL ET MUSICAL... C'est un huit clos tragique et amoureux, cynique et politique qui frappe par son austérité sauvage, mais aussi très voluptueux. Un théâtre musical d'une intensité unique à ce jour et propre au début des années 1640. Monteverdi lègue ainsi son plus haut génie poétique, à l'époque où à Venise, l'opéra devient publique (1637). Aujourd'hui, comme Don Giovanni de Mozart ou Le Chevalier à la rose de Strauss, – ouvrages universels, ***Le Couronnement de Poppée*** ne cesse de nous interroger. Sur la question de la folie amoureuse, de l'emprise de la passion (avant Racine) ; sur l'indignité d'un prince corrompue, avili, soucieux du seul accomplissement de son désir...

✗ **Et même sa réalisation pose problème et soulève le débat.**

Car les deux manuscrits encore accessibles, remontent certes au XVII^e mais sont d'une main ou d'un atelier qui a fixé deux versions après la mort du Maître (manuscrits conservés à la bibliothèque Marciana de Venise et au

conservatoire San Pietro a Maiella de Naples). Sans indication précise sur les instruments obligés, le doute persiste sur la sonorité et les couleurs de « l'orchestre » d'origine, tel qu'il était pratiqué dans les théâtres publics d'opéras à Venise au XVII, qui est en réalité un continuo développé. Alors faut-il respecter la vision chambriste, intimiste – théâtrale d'un Gardiner ? Ou celle plus flamboyante et latine défendue par d'autres chefs plus récents ? Sur les traces d'un Monteverdi soucieux de détails de mise en place sur les planches – le premier metteur en scène de l'histoire ?, **Patrice Caurier et Mosche Leiser nous livrent leur propre vision d'un drame et d'une partition inclassables.** Dont la vérité et la justesse poétique interrogent notre modernité au théâtre comme à l'opéra.

Que sera la nouvelle production conçue à Nantes ? Plus théâtrale, plus musicale ? Ou les deux, ... très probablement.

Réponse à partir du 9 et jusqu'au 17 octobre 2017. 6 représentations au Théâtre Graslin de Nantes.

NANTES, THÉÂTRE GRASLIN

6 représentations événements

lundi 9, mardi 10, jeudi 12, vendredi 13,
dimanche 15, mardi 17 octobre 2017
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

RESERVEZ VOTRE PLACE



Le Couronnement de Poppée / L'Incoronazione di Poppea

Dramma in musica, en un prologue et 3 actes

Livret de Giovanni Francesco Busenello d'après les Annales de Tacite.

Créé au Teatro Grimano de Venise en 1642.

[Opéra en italien avec surtitres en français]

DIRECTION MUSICALE : MOSHE LEISER ET GIANLUCA CAPUANO

MISE EN SCÈNE: MOSHE LEISER ET PATRICE CAURIER

Chiara Skerath, Poppée
Rinat Shaham, Octavie / la Fortune
Peter Kalman, Sénèque
Élodie Kimmel, Drusilla / la Vertu
Sarah Aristidou, Demoiselle
Elmar Gilbertsson, Néron
Dominique Visse, la Nourrice / le Premier Familier
Renato Dolcini, Othon
Mark van Arsdale, Lucain / Libertus / le Second Familier / le
Premier Soldat
Agustin Perez Escalante, le Licteur
Augusto Garcia Vazquez, le Troisième Familier

Chœur d'Angers Nantes Opéra
Direction Xavier Ribes

Ensemble I Canto di Orfeo
Direction Gianluca Capuano

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ : LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux... Rophé.

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ :
LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux...
Rophé. Du choc qui naît de l'équation Berlioz Goethe
surgissent des pépites, véritables joyaux de l'opéra
romantique français. Cette Damnation créée en 1846, éblouit à

chaque représentation, car la partition permet comme rarement à l'orchestre de scintiller, murmurer et rugir, où les architectures avec le chœur impressionnent, où surtout le chant affirme cette déclamation spécifique propre au Berlioz le plus exigeant, et déjà ciselée comme futur jeune vainqueur du prix de Rome dans sa fameuse Cantate La mort de Cléopâtre (1829).

Une DAMNATION A SE DAMNER

**Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux...
composent une distribution
éblouissante**



Ce soir l'art d'un ténor anglo-saxon pourtant mis au défi de la diction française confirme sa maîtrise irréfutable (à quelques détails près), il est vrai qu'il chante le rôle depuis plusieurs années et connaît la partition par cœur... (c'est l'un des solistes à chanter sans partition, entièrement disponible à son chant et son jeu au devant de la scène) ; ce que réalise le ténor américain **Michael Spyres (Faust)** suscite en effet admiration et enthousiasme : le sens du verbe, le jeu scénique très habité (malgré l'absence de mise en scène mais la légende dramatique conçue par Berlioz n'a pas depuis sa conception intégré de décors), la précision des diphtongues claires et jamais appuyées (une gageure pour un anglo-saxon), ...tant de maîtrise linguistique et d'intelligence dans la conception du personnage souligne l'art du diseur, éclaire le profil du héros : sa tendresse infinie, sa solitude profonde aussi, enfin sa lumineuse humanité, sa compassion finale qui précipite sa chute mais offre l'apothéose pour Marguerite. Le ténor s'impose dans un rôle qu'il chante depuis plusieurs

années, en France dès 2014 et encore récemment au Festival Berlioz à l'été 2017...

Berlioz a portraituré un contemplatif esseulé à jamais insatisfait, en connexion direct avec la Sainte Nature ; c'est d'ailleurs dans ses invocations au mystère des éléments, au grand souffle de l'univers que Berlioz montre la mesure de son inspiration comme génie romantique (après les évocations américaines de Chateaubriand).

Plus éphémère (mais intensément dramatique), sa rencontre avec Marguerite, fugace personnification de l'idée fixe, éternelle bien aimée ailleurs inaccessible (Symphonie Fantastique puis Léléo), prend forme ici et s'incarne en un duo d'une exquise intelligence. Il faut reconnaître qu'en jouant l'amoureuse éprise, empoisonneuse matricide malgré elle, la très noble et voluptueuse **Catherine Hunold** personnifie aussi bien que Régine Crespin en son heure, cette féminité ardente et digne, d'une distinction naturelle, capable de couleurs inouïes, tragédienne sensuelle comme amante éperdue : qu'il s'agisse de sa romance hallucinée du « roi de Thulé » (et sa coupe vermeil à la mer... préfiguration des morsures empoisonnées d'un Chausson à venir) ; de son duo avec Faust puis de son "ardente flamme"(grand air de la partition), la diva ici même applaudie dans le rôle de [la noire Ortrud wagnérienne \(Lohengrin\)](#) fait sensation en jeune femme embrasée par le désir et la passion. Au point de regretter parfois le volume sonore de l'orchestre qui couvre les nuances millimétrées que réussit divinement la diva, vraie soprano dramatique et puissante, d'une irrésistible vérité. Inoubliable.

La direction attentive de **Pascal Rophé** paraît moins convaincante dans Berlioz que la saison dernière dans Wagner (Lohengrin ici même et également sans décors). Plus précautionneuse et tranquille, que vraiment traversée par le souffle du sujet diabolique et cynique... Des tempos exagérément ralentis (dans l'air de Marguerite justement, "d'amour l'ardente flamme"...) et surtout dans la dernière partie celle de la chevauchée infernale, un manque d'équilibrage sonore

(les percussions toujours systématiquement en avant), des attaques trop fortes... rendent peu compte du raffinement exceptionnelle de la partition berliozienne. On a regretté aussi le manque de nuances comme d'expressivité du chœur féminin. Les tableaux malicieux, électriques des esprits et créatures convoqués par Méphistophélès restent trop polis. Mais ce qui reste ailleurs, s'inscrit dans le souci de clarté déjà observé dans le travail de son Lohengrin de la saison passée.

Les interventions des chœurs associés et les jeunes chanteuses de la Maîtrise invitée (seconde partie, pour l'apothéose de Marguerite) ne manquent pas de panache, d'articulation oratoire (les hommes surtout pour les chœurs démoniaques, pour le délire électrique des étudiants, pour la question les juges infernaux à l'adresse du Mephisto finalement vainqueur...)

Fermant le trio vocal protagoniste, **le Méphistophélès de Laurent Alvaro** est impressionnant dans la veine sarcastique ironique, cynique, sardonique, même s'il pourrait être parfois plus nuancé dans les intentions, et même s'il se montre avare en aigus larges et couverts (faiblesse réduite en seconde partie cependant). Notons aussi l'excellente musicalité du baryton-basse malvoyant **Bertrand Bontoux : Brander solide**, habité (dans le tableau de la taverne à Leipzig), et lui aussi, comme Spyres, sans partition et d'une absolue intelligibilité. Un régal.

Ainsi s'amorce (et de la meilleure façon) la nouvelle saison d'Angers Nantes Opéra 2017-2018, qui est aussi l'ultime programmation conçue par Jean-Paul Davois. On sait que ce dernier attache une importance capitale au texte et au théâtre dans chaque production lyrique présentée. Cette Damnation sans décors ne fait d'ailleurs pas exception à cette ligne artistique des plus justes : Berlioz intitule son opéra, « légende dramatique » ; la partition orchestrale surprend et

saisit par la force suggestive de l'orchestre et des chœurs. Et sa forme est davantage celle d'un oratorio démoniaque fantastique, l'une des meilleures adaptations du mythe goethéen en France, qu'un opéra.

❌ **POPPEA ... prochain événement lyrique à venir en octobre 2017**

à Nantes. La prochaine production événement présentée par **Jean-Paul Davois pour Angers Nantes Opéra** est un absolu incontournable : sommet de l'opéra baroque vénitien du Seicento (XVIIè) : [Le Couronnement de Poppée / L'Incoronazione di Poppea de Claudio Monteverdi](#). L'ouvrage de 1642 est l'un des derniers du compositeur : sur le livret de Busenello, écrivain poète parmi les plus exigeants, l'opéra est mise en scène par le duo à présenté familial à Nantes et Angers, les metteurs en scène Patrice Caurier et Moshe Leiser, d'ailleurs ce dernier ne fait pas que résoudre la vraisemblance dramatique de la réalisation scénique, il coréalise aussi la partie musicale du nouveau spectacle, en étroite connivence et complicité avec le chef italien Gianluca Capuano (qui pilote ainsi à quatre mains son ensemble sur instruments baroques, Il Canto di Orfeo). Prochain grand reportage vidéo sur la préparation de la nouvelle production de Poppea pour Angers Nantes Opéra. A l'affiche du 9 au 17 octobre 2017 à Nantes au Théâtre GRASLIN. C'est la prochaine nouvelle production baroque événement de la rentrée lyrique 2017.

[INFOS & RESERVATIONS SUR LE SITE d'Angers Nantes Opéra saison lyrique 2017-2018](#)

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ : LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux... Rophé.
Illustrations : ©Jef Rabillon . Angers Nantes Opéra septembre

2017

Catherine Hunold, Marguerite
Michael Spyres, Faust
Laurent Alvaro, Mephistopheles
Bertrand Bontoux, Brander

Chœur d'Angers Nantes Opéra
Chef : Xavier Ribes
Chœur de l'Opéra de Dijon
Chef : Anass Ismat
Maîtrise des Pays de la Loire
Chef : Sophie Siegler
Orchestre National des Pays de la Loire
Direction musicale : Pascal Rophé

Angers, Centre des Congrès, samedi 23 septembre, 20h30

CD, vidéo : Jay Bernfeld / Fuoco E Cenere jouent Marin Marais

CD, CLIP VIDEO. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne.
Jay Bernfeld, Fuoco E Cenere (1 cd Paraty, juin 2016).
MARAIS éluclidé. On ne saurait exprimer
précisément la satisfaction que procure l'écoute
de ce programme enchanteur dédié au compositeur



et gambiste Marin Marais (1656-1728). Il résoud de loin et à très haut niveau, le mouvement et l'esprit, l'expressivité et l'intériorité. Parution du cd événement, ce 29 septembre 2017.

Plus de 350 ans ont passé mais le flambeau est ravivé intact dans le jeu intense, intérieur, élégant, naturel de Jay Bernfeld, fondateur de son propre ensemble, Fuoco e Cenere. Le feu, la cendre (si l'on reprend le titre du collectif), une équation qui prend corps et affirme une plénitude souveraine. Jouer les Livres III et V, respectivement de 1711 puis 1725,... remonter à la source d'une éloquence conquérante et nostalgique à la fois, permet ce bain d'ivresse et de vertiges, de regrets et de soupirs qui composent toute la langue d'un Marais équilibriste et funambule entre Sainte-Colombe et Lully. Son génie n'en est que mieux dévoilé, mesuré, exprimé. L'album obtient donc le CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017 ; il demeure notre meilleure surprise parmi les cd baroques récemment reçus pour cette rentrée 2017. Nul doute qu'il ne devienne le fleuron des pépites baroques du label PARATY, au même titre que le HANDEL/RAMEAU de l'ensemble Naïs ; le JS Bach d'Alia Mens... [LIRE la suite de notre compte rendu critique du cd MARIN MARAIS : Folies d'Espagne \(1 cd PARATY / Jay Bernfeld / Paraty 2016\)](#)



CLIP VIDEO... Dans ce clip vidéo réalisé par Fuoco E Cenere, quelques extraits de l'Allemande du Livre III, du Tombeau pour Marais le Cadet (Livre V), enfin du Charivary – concluant avec espièglerie et vivacité la Suite en Ré du Livre III de 1711...

Jay Bernfeld, viola da gamba and direction / viole de gambe
et direction

Ronald Martin Alonso, viola da gamba / viole de gambe

André Henrich, théorbe / theorbo

Bertrand Cuiller, clavecin / harpsichord

Enregistrement / Recording : Juin / June 2016, Église de Lassay-sur-Croisne.

Fuoco E Cenere / Jay Bernfeld

<http://www.fuocoecenere.org/>



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)

Lille : l'ONL joue l'intégrale de Daphnis et Chloé



LILLE, ONL. Ravel : Daphnis. Les 22 et 23 septembre 2017. Ravel chorégraphique et antique en ouverture de la nouvelle saison de l'Orchestre national de Lille. **Alexandre Bloch, directeur musical de l'ONL Orchestre national de Lille joue les 22 et 23 septembre 2017 l'intégrale du ballet néo antique, Daphnis et Chloé** (qui comporte outre sa sensualité rayonnante et son lever

du soleil légendaire – vrai manifeste de la musique impressionniste, en réalité « climatique » et atmosphérique, le rire collectif le mieux orchestré de l'histoire (et avec originalité) – quand le vacher Dorcon finit sa danse « grotesque » et est raillé par tous (c'est qu'il n'a pas la grâce élastique et gracieuse du beau Daphnis). Aux côtés du désir naissant entre Daphnis et Chloé (le cycle ainsi programmé à Lille est intitulé « Passions adolescentes »), Ravel compose dès 1909, en trois parties, un hymne à la vie, à l'amour... à cet Eros surgissant, à la fois inquiétant et fascinant, de l'ombre, tel qu'il se précise à la fin de la première partie : c'est Pan, esprit de la nature qui est célébré (par les nymphes inquiétées après le rapt de Chloé par le pirate Bryaxis) et avec lui, les forces ineffables de l'élan, du mouvement, de l'attraction. C'est Pan encore qui

sauvera la belle captive, permettant aux deux adolescents de se retrouver. Le Dieu caché se souvient de la nymphe Syrinx dont il était épris, elle aussi captive... Ravel conclut son ballet par une danse collective générale, la fameuse bacchanale.

Le compositeur offre au livret et à la chorégraphie de Michel Fokine, une musique imprégnée de son idéal antique inspiré par la Grèce telle qu'elle se dévoile sous les pinceaux des peintres néoclassiques de la fin du XVIII^e. Sommet de la musique française post romantique, Daphnis fut balayé pourtant par la fureur agressive et percutante, onirique et fantastique du Sacre du printemps de Stravinsky en mai 1913 (également créé dans le cadre de la saison des Ballets Russes à Paris). En danse, Daphnis demeure le rôle clé de Fokine puis de Serge Lifar.



En 2014, Philippe Jordan, autre chef inspiré par la parure scintillante d'un orchestre raffiné a enregistré une version magistrale de Daphnis et Chloé (LIRE notre compte rendu critique du cd Daphnis et Chloé de Ravel par Philippe Jordan)

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-maurice-ravel-daphnis-et-chloe-philippe-jordan-1-cd-erato-2014/>

Pour cet automne 2017, rien ne pouvait mieux célébrer les forces de la Nature et le désir à l'oeuvre que le ballet de Ravel, composé en 1912 pour les Ballets Russes de Serge de Diaghilev (et avec les costumes oniriques de Léon Bakst, créateur de l'inoui). C'est pour l'Orchestre national de Lille, associé au chœur requis pour l'occasion (Philharmonia Chorus), une nouvelle démonstration de cohésion sonore et d'articulation instrumentale, stimulée par le sens de l'architecture d'Alexandre Bloch. 2 représentations événements, ce soir et demain.

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle

Vendredi 22 septembre 2017, 20h

Samedi 23 septembre 2017, 18h30

Informations
Réservations

Le 23 septembre à 16h, rencontre débat sur le programme joué
ensuite à 18h30.

Ravel : Daphnis et Chloé (1912)

(Ballet intégral)

Direction : **Alexandre Bloch**

Orchestre National de Lille

Philharmonia Chorus

Couplé avec le Concerto pour violon de Brahms

Violon: Veronika Eberle

En tournée en région :

mardi 26 septembre 2017, 20h

Valenciennes – Le Phénix

mercredi 27 septembre, 20h

Ennetières-en-Weppes – Complexe Sportif et Culturel

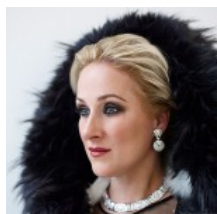
Version sans chœur / Violon Erik Schumann

Approfondir

Léon Bakst, créateur des costumes pour les ballets de Serge de Diaghilev...

<http://www.classiquenews.com/leon-bakst-magicien-des-arts-de-la-scene/>

PROCHAINS CONCERTS DE L'ONL



Prochains concerts de l'ONL Orchestre National de Lille : DIVINE DIVA, avec la soprano **DIANA DAMRAU** qui chante en français l'opéra romantique en particulier MEYERBEER (ONL, direction : Lukas Borowicz) – le programme reprend en partie les extraits d'opéras de Meyerbeer de son dernier cd, édité en septembre 2017 : [« Grand Opera », CLIC de classiquenews de septembre 2017](#). Diana Damrau avec l'ONL chante Meyerbeer, Verdi, Massenet... mardi 3 octobre 2017 à PARIS, Philharmonie. Et aussi en tournée...

A NE PAS MANQUER aussi : [les 20 et 21 octobre 2017, Lille et Liège, Une vie de héros](#), fresque flamboyante autobiographique de Richard Strauss, sous la direction d'Alexandre Bloch / Le 20 octobre 2017 à Lille, présentation de l'oeuvre straussienne à 18h45, au Nouveau Siècle par [Hèctor Parra](#), compositeur en résidence et remarquable vulgarisateur...



CD, critique. Mahler : le Chant de la terre (Orch Victor Hugo, JF Verdier – 1 cd Klarthe, 2016)



CD, critique. Mahler : le Chant de la terre (Orch Victor Hugo, JF Verdier – 1 cd Klarthe, 2016). Jouer Le Chant de la Terre de Mahler n'est pas aisé : tant il faut contrôler de paramètres dont ... le relief et l'éloquence de l'orchestre, l'équilibre avec les deux voix solistes. Récemment le sublime ténor munichois **Jonas Kaufmann**

avouait sa passion pour Mahler et cette partition mystique, en relevant le défi de chanter les deux tessitures vocales requises (ténor et soprano, devenues / réunies pour lui, ténor et baryton) : pari fou mais résultat convaincant tant le chanteur, diseur dans sa langue, a su varier les couleurs et les nuances de l'intonation poétique ([Mahler : Le Chant de la terre / Jonas Kaufmann / 1 cd Sony classical, CLIC de CLASSIQUENEWS](#)).

Sous la direction de **Jean-François Verdier**, les instrumentistes de l'**Orchestre Victor Hugo** savent ciseler la langue instrumentale de la partition, ici abordée en petit effectif (version de chambre), tandis que les parties vocales sont tenues par deux jeunes chanteurs, dont le mezzo nous paraît le plus riche en intentions, sachant en particulier

réussir le trouble du dernier lied, *L'Adieu / Der Abschied*, et sa résolution énigmatique, ni renoncement total, ni tristesse sèche... mais pardon et espérance d'une ineffable hauteur de vue et de conscience.

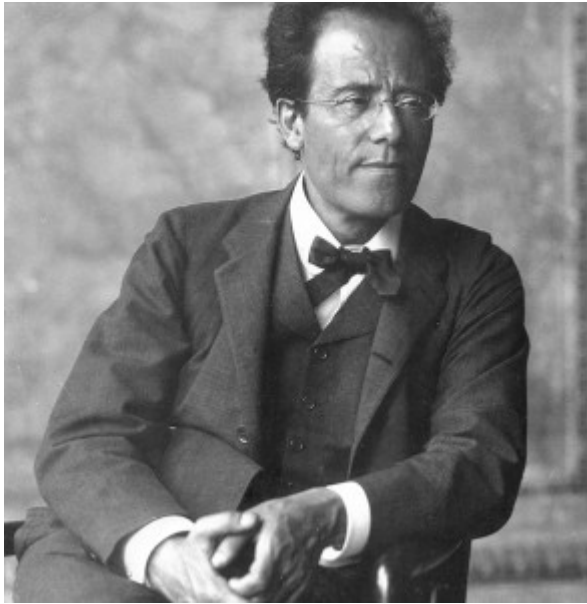
Le dispositif orchestral en version allégée, résonne presque plus acéré voire acide où le fruit des timbres surgit avec un détail décuplé (violon solo, hautbois final du premier air pour ténor, à l'ivresse éperdue, tendue et ardente comme une prière). Egaleme nt énoncé dans le mystère, et avec plus d'ampleur comme de richesse expressive, le second lied pour mezzo, s'insinue dans l'obscurité ; d'une tendresse préservée, la mélodie y laisse peu à peu s'affirmer la gravité de la tragédie, celle d'un lyrisme serein mais sans espérance et d'une insondable tristesse : en dialogue avec le hautbois, le mezzo charnu de la jeune **Eve-Maud Hubeaux**, talent prometteur, et révélation confirmée de l'album, construit avec intelligence et nuances, un parcours sans aspérité, d'une onctueuse mélopée.

Le chant de la Terre en version allégée, ciselée

Puis, pour ténor, « *De la jeunesse* » présente un climat plus insouciant, entre détermination tendre et aussi bravache : là encore, le timbre du ténor, son style manquent de richesse, d'imagination (or le texte est des plus imagés et la musique, particulièrement suggestive...). En un écrin instrumental de mieux en mieux ciselé, s'imposent le beau détail et l'allant de l'orchestre.

« *De la beauté* », pour soprano, est servi par l'accord encore plus harmonique entre instruments (flûte, cor) et voix soliste (mezzo-soprano) : la voix se révèle par une ligne suave et timbrée, même si elle ne mord pas réellement dans l'allemand, manquant à notre avis de consonnes, mais l'intention, la couleur, les passages sont de haute tenue. Certainement la

séquence la plus réussie, en totale symbiose avec l'orchestre, lui aussi ciselé, nuancée, chantant, amoureux, affectueux.



Ultime tableau, de plus de 25 mn, « L'Adieu », testament spirituel et poétique de Mahler, marque un changement d'atmosphère ; les premiers coups imposent subitement le gong tragique dénonçant un paysage dévasté, celui d'un cœur détruit au fond du gouffre amer le plus noir. La direction de **Jean-François Verdier** se montre attentive aux jalons de l'architecture

musicale, assurant tous les passages de la séquence, dont à 4'26 : le soudain flottement, d'une insouciance imprévue (hautbois, flûte), qui s'accorde aux très belles couleurs et à l'intonation mesurée de la jeune mezzo ; à 9'57 : chef et instruments articulent le climat de nouvelle prière et d'espérance éperdue (violon solo). Enfin à 13'40, soit à peu près au milieu du gué, s'accomplit comme un rituel inéluctable, le basculement irrémédiable dans la nuit de la désolation, un gouffre sans limites d'où peut surgir l'adieu final, dessiné comme une espérance... le tact des instrumentistes dans ce parcours, entre résignation, renoncement et inextinguible croyance, fait toute la valeur de cette version, particulièrement intéressante sur le plan instrumental. Cerise sur le gâteau, on peut en dire de même du mezzo voluptueux, ample, remarquablement couvert en particulier dans cette séquence, la plus raffinée, du mezzo aux nuances qui se révèlent, d'**Eve-Maud Hubeaux**. La résurrection et le miracle conclusifs peuvent se réaliser dans les dernières mesures, en un murmure, justement énoncé, ... et des plus énigmatiques. Bel envoûtement.



CD, critique, compte-rendu. MAHLER : Le Chant de la Terre. Eve-Maud Hubeaux, mezzo-soprano. Jussi Myllys, ténor. Orchestre Victor Hugo. Jean-François Verdier, direction – 1 cd Klarthe. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

Gustav Mahler / Le Chant de la Terre

1. Das Trinklied vom Jammer der Erde
La Chanson à boire de la douleur de la terre (ténor)
 2. Der Einsame im Herbst
Le Solitaire en automne (mezzo)
 3. Von der Jugend
De la jeunesse (ténor)
 4. Von der Schönheit
De la beauté (mezzo)
 5. Der Trunkene im Frühling
L'Ivrogne au Printemps (ténor)
 6. Der Abschied
L'Adieu (mezzo)
-

**Compte rendu concert.
Toulouse, 38 ème festival**

Piano aux Jacobins, le 15 septembre 2017. F. Schubert. P. Glass. Simone Dinnerstein, piano

Compte rendu concert. Toulouse, 38 ème festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 15 septembre 2017. F. Schubert. P. Glass. Simone Dinnerstein, piano. Simone Dinnerstein m'avait séduit dans son récital en 2012 au musée des Abattoirs à Toulouse, lors de sa précédente venue au festival Piano aux Jacobins. Ce qui m'avait touché dans le jeu lumineux de la pianiste américaine était une caractérisation à la fois exacte et très personnelle de chaque pièce. Elle nous propose un concert à nouveau marqué par l'intelligence et l'originalité. Philippe Glass et Franz Schubert en alternance tissent en réalité plus de liens musicaux qu'il n'y paraît à première idée. Si Philippe Glass, aujourd'hui 80 ans, est le chantre du minimaliste répétitif, Franz Schubert mort à 31 ans, est lui aussi minimaliste dans la simplicité de certains thèmes, mais chez lui ils sont à foison, et les retours magiques des thèmes parfois transfigurés ont à voir avec une notion de répétition.

Le piano de l'américaine Simone Dinnerstein...

Jeux de miroir, chemins d'intelligence et d'émotions



Simone Dinnerstein passe ainsi avec constance d'un compositeur à l'autre en créant une alchimie complexe faite de similitudes et d'oppositions. Ce qui est remarquable c'est la liberté du jeu, la qualité de l'écoute harmonique, et la noblesse du geste

interprétatif. Les rythmes sont bien campé chez Schubert et étirés chez Glass. L'élément aquatique de la musique de Philippe Glass, par exemple sa deuxième étude, évoque une eau profonde et envoûtante un peu mortifère puis un mouvement vivifiant à sa surface après avoir résisté à la fascination du gouffre. Chez Schubert, c'est d'avantage le ruisseau, le chemin le bordant, le mouvement observé de l'extérieur qui ranime l'âme.

Le grande Sonate en si bémol majeur de Schubert, avec justement ces géniaux retours des thèmes , est le « Lied ohne Ende °», d'un « gesegneter Wanderer °°» qui observe le monde, la nature, les gens et qui laisse son âme s'en abreuver.

Les moyens pianistiques de Simone Dinnerstein sont réels et impressionnants, mais jamais elle n'en use avec ostentation. Les doigts sont sûrs, les nuances très belles et profondément creusées dans une somptueuse matière sonore. Les couleurs sont complexes surtout dans Glass, avec ses harmoniques graves dégustées en une plénitude par la pianiste dans un geste quasi

incantatoire. Un très beau concert qui permet la rencontre avec l'intelligence de l'âme, l'originalité de l'interprète et la finesse de la musicienne. Merci à Simone Dinnerstein pour ce partage intime et bouleversant, qui accompagne le public vers d'avantage de compréhension du monde sonore. Le pont entre Schubert et Glass est une construction qui rend possible une autre manière d'écouter le piano en ses multitudes de possibilités, toujours dans la plus grande beauté. Le public reconnaissant, a fait un triomphe à la pianiste américaine et elle a cédé après l'immense sonate D.960 à la demande de bis, avec grâce.

°Mélodie infinie
°° Promeneur heureux

Compte rendu concert. Toulouse. 38ème festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 15 septembre 2017. Franz Schubert (1797-1828) : 4 impromptus op.90 D.899 ; Sonate en si bémol majeur D.960. Philippe Glass (né en 1937) : Metamorphosis One ; Etude n°2, 6 et 16. Simone Dinnerstein, piano.

Compte rendu concert. Toulouse. 38ème festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 6 sept 2017. Récital Schubert. Elisabeth Leonskaja, piano

Compte rendu concert. Toulouse. 38ème festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 6 septembre 2017. F. Schubert. Elisabeth Leonskaja, piano. Un récital tout Schubert est toujours très intéressant car il met à nue les capacités poétiques et narratives de l'interprète. Les « grands pianistes » peuvent s'y fourvoyer car les moyens pianistiques les plus saisissants ne sont rien sans le supplément d'âme que la musique de Schubert réclame. Tout récemment à La Roque d'Anthéron, Arcadi Volodos nous avait considérablement déçu.

**Elégance du geste, narration
sûre :
Elisabeth Leonskaja,**

l'immense musicienne, ouvre les 38è Jacobins...

Elisabeth Leonskaja est une immense musicienne et ses enregistrements des sonates de Schubert dans les années 1990 nous la montrent avec des moyens techniques et expressifs spectaculaires. Ce soir le récital comprend des sonates de relative jeunesse. Tout est relatif chez Schubert mort à 31 ans... Elisabeth Leonskaja leur offre toute la générosité de son



jeu. Certes les doigts n'ont plus la précision diabolique de ses débuts, forgés à la terrible école russe. Par sa présence en Autriche, elle a gagné la parfaite compréhension du monde de Schubert. Car qui aujourd'hui sait comme elle donner sens à ces pages, nous entraînant dans un voyage sans fin, toujours renouvelé ? Qui d'autre a cette puissance de vie qui avance et jamais de semble regarder en arrière avec regrets ? Et quelle élégance dans le geste et quelle sureté dans la narration ! Nuances subtiles, couleurs variées, phrasés immenses et simple à la fois et toujours une grande souplesse rythmique sont l'apanage de cette grande musicienne.

En choisissant d'ouvrir son festival 2017 sur ce sommet d'expressivité, Catherine d'Argoubet a marqué son attachement encore plus grand au fond qu'à la forme. Au sens plus qu'aux moyens. Ce récital tout Schubert par la grande dame du piano russe est une magnifique réussite, un sommet de musicalité.

Elisabeth Leonskaja est très aimée du public toulousain et le cloître n'a pas compté une chaise vide, contraignant les organisateurs à refuser du monde. Elle a obtenu un triomphe bien mérité et a offert des bis généreux à son public ravi.

EN somme, un début réussi pour la 38ème édition de piano aux Jacobins. Nous retrouverons Leonskaja, l'orchestre du Capitole et Tugan Sokhiev pour le 3ème concerto pour piano de Beethoven ce mercredi 20 septembre à la Halle-aux-Grains : promesse d'un autre sommet en musicalité !

Compte rendu concert. Toulouse, 38 ème festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins., le 6 septembre 2017. Franz Schubert (1797-1828) : Sonate en fa mineur D.625/D.505 ; Wanderer-Fantaisie en ut mineur, op.15 D. 760 ; Sonate en la mineur op.42, D.845 ; Elisabeth Leonskaja, piano.

**GSTAAD CONDUCTING ACADEMY,
août 2017. DOCUMENTAIRE.
L'Académie de direction à
Gstaad**



GSTAAD CONDUCTING ACADEMY, août 2017. Reportage vidéo.

Immersion dans l'école des
grands chefs de demain.



Chaque été, en août, le Yehudy Menuhin festival & Academy à GSTAAD (Suisse), au sein d'une diversité toujours étonnante, crée l'événement en organisant une académie unique au monde, dédiée totalement à la direction d'orchestre (ce n'est que l'une des 5 académies que pilote le Festival suisse chaque été). Cette année après avoir reçu près de 300 candidatures (envoi de vidéos à l'attention du comité de sélection), 12 jeunes chefs se sont retrouvés à GSTAAD, dans le village suisse, situé dans le Saanenland, là même où le violoniste légendaire Yehudi Menuhin avait créé son propre festival de musique il y a déjà plus de 60 ans...

VOIR notre REPORTAGE VIDÉO spécial

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL /Conducting Academy 2017 :

<https://youtu.be/K1tkZpQF-vc?si=d0tMjE3x7SWE1bvX>

Aujourd'hui c'est pour servir l'esprit du fondateur, tant soucieux d'excellence et de transmission, que le directeur artistique et intendant du Festival, **Christoph Müller**, renouvelle l'offre et enrichit le contenu de l'événement, en proposant entre autres ce cycle d'apprentissage exceptionnel :

pilotés par des mentors de premier plan, les jeunes chefs dirigent un orchestre impressionnant, jusqu'à 90 instrumentistes, prêts à répondre au doigt et à l'oeil.



Cette année, en août 2017, l'Académie de direction d'orchestre vit une nouvelle étape de son histoire en accueillant pour la première année, le chef néerlandais Jaap van Zweden (qui sera le prochain directeur musical du New York

Philharmonic). A l'école de la précision du geste, de la clarté communicante, de l'efficience aussi, – car même s'il s'agit d'une session de 3 semaines, chaque jeune maestro doit démontrer sa capacité à intégrer partitions et conseils pour leur interprétation en très peu de temps, chaque jeune maestro doit interagir, répondre, proposer, affirmer une technique gestuelle et des intentions intelligibles pour tous... En 2017, il s'agissait pour les 12 candidats de diriger la 5^e symphonie de Tchaïkovski, Pavane pour une Infante défunte de Ravel, et le Concerto pour violoncelle de Lalo. Au terme du concert final (programmant les 3 œuvres ci avant citées), dirigeant alors comme depuis 3 semaines, les presque 90 musiciens de l'Orchestre du Festival (le fameux GF0, Gstaad Festival Orchestra), les 12 jeunes chefs ont concouru pour obtenir le prestigieux Neeme Järvi Prize.

Au terme du concert du 18 août 2017, deux tempéraments se sont nettement distingués : l'autrichienne **Katharina Wincor (23 ans)** et le déjà remarqué **Petr Popelka** (République Tchèque).
DOCUMENTAIRE par le studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham, 2017



Jaap Van Zweden et l'un des lauréats du Prix Neeme Järvi, le Tchèque Petr Popelka (illustration : © studio CLASSIQUENEWS.TV 2017)

LIRE AUSSI notre dépêche proclamant [le palmarès du Prix Neeme Järvi 2017](http://www.classiquenews.com/gstaad-menuhin-festival-academy-palmares-du-prix-neeme-jarvi-2017/) :

<http://www.classiquenews.com/gstaad-menuhin-festival-academy-palmares-du-prix-neeme-jarvi-2017/>

KEIN LICHT, pas de lumière, nous dit Philippe Manoury sur France Musique

FRANCE MUSIQUE. MANOURY : Kein Licht, le 22 sept 2017, 20h. Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ... A 65 ans, Philippe Manoury dont nous avons beaucoup apprécié son opéra « K » (2001), poétique, efficace, tout en grisaille colorée, en nuances orchestrales d'un rare raffinement (avec un sentiment d'étuve sonore), présente en 2017, son nouvel opéra, engagé, mordant, ...inspiré par la catastrophe nucléaire de Fukushima (2011). Créé en avant-première à la Ruhrtriennale le 25 août dernier, KEIN LICHT occupe l'affiche de l'Opéra national du Rhin ce 22 septembre 2017 (à Strasbbourg, Manoury avait précédemment créé son ouvrage lyrique antérieur La nuit de Gutenberg, 2011), puis occupera la scène de l'Opéra-Comique le 18 octobre suivant.



Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ...

En réalité c'est l'Opéra-Comique qui passe commande au compositeur d'un ouvrage lyrique inspiré de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek qui a écrit un texte sur la catastrophe nucléaire de Fukushima (mars 2011). L'opéra reprend à son compte la dénonciation d'un monde inféodé à la technologique énergétique, oubliant ce qui peut provoquer sa propre fin. L'humanité est fragile mais les citoyens et

surtout les politiques s'emmurent dans un déni collectif : impossible d'envisager l'impensable : l'apocalypse. Sans vraiment prendre parti, pour ou contre le nucléaire (l'Allemagne elle a tranché), Manoury exploite le prétexte dramatique de l'idée de catastrophe. Le compositeur réalise aussi ce qui lui tient à coeur : réinventer la forme lyrique par un nouveau dispositif, libre, ouvert (en particulier aux formes théâtrales contemporaines), et qui peut en cours de représentation, toujours évoluer : en somme une forme inachevée et mouvante, a work in progress... 12 instrumentistes réalisent la musique électronique en temps réel, aux côtés de chanteurs et d'acteurs car la voix parlée comme le chant codifié sont présents, imbriqués, affrontés, confrontés... L'informatique permet au compositeur d'inventer des séquences au moment de la création et pour chaque représentation, alternant, complétant un schéma structurel qui lui est composé de tableaux qui eux ont été préalablement écrits et finalisés. Le déraison et la folie gouvernent le monde. Ici pas de personnages au sens d'incarnations fortes et de caractères identifiables et expressifs, mais comme à son habitude, des climats, des sensations qui aiguillonnent notre conscience, paniquent notre discernement... Philippe Manoury nous alerte – même s'il ne se dit pas engagé : sa musique vivante, connectée, appelle à la prise de conscience, tout en développant une suite de lamentos poignant où il s'agit de recouvrer notre humanité ; celle véritable qui retrouve la voie d'une alliance harmonique avec la nature. Défi perdu d'avance. Et si Kein Licht (aucune lumière) était le chant ultime avant la catastrophe ?



Diffusion sur FRANCE MUSIQUE, vendredi 22 septembre 2017, dès 20h, le soir de la première, création mondiale.

**KEIN LICHT de PHILIPPE MANOURY
Thinkspiel, création française**

[Strasbourg, les 22, 23, 24 et 25 septembre 2017](#)

[Réservez](#)

[Paris, Opéra-Comique](#)

[Mercredi 18 octobre 2017, 20h](#)

[Réservez](#)